



Perspectives
Ukrainiennes

**Шановні пані та панове,
Mesdames et messieurs,
Chers amis,**

Dans les circonstances actuelles, on pourrait croire à quelque paradoxe, quand un prix décerné par une association ukrainienne échoit à un auteur venu à l'Ukraine par la russophonie.

La guerre, cette guerre absurde et criminelle qui a fait à ce jour plus de 10000 morts, cette guerre qui jusqu'à aujourd'hui continue à bas bruit, cette guerre qui vient compliquer encore la nécessaire modernisation de l'Ukraine : telle est en vérité la cause de cet apparent paradoxe, car c'est elle qui m'a conduit à témoigner dans l'ouvrage pour lequel Perspectives Ukrainiennes a bien voulu m'accorder ce prix.

Quand je suis parti travailler dans l'Est de l'Ukraine en 2008, j'étais encore, comme la plupart de mes compatriotes, sous l'emprise de cette russophilie anesthésiante dont j'ai esquissé une critique en règle dans un récent article.

Cela faisait déjà plus de 30 ans que j'étudiais le russe, ce qui m'avait en particulier donné l'occasion de visiter Kiev – et de l'aimer – lors d'un voyage scolaire en 1978.

C'était l'époque où l'amitié avec l'Union Soviétique permettait à la France de se démarquer d'une Amérique un peu trop dominante dans le camp occidental – une époque favorable à une diplomatie culturelle affranchie de la logique des blocs, favorable en particulier à l'enseignement du russe, langue dont j'ai entrepris l'étude à l'âge de 11 ans pour ne plus jamais l'abandonner.

Trois décennies plus tard, en 2008 donc, les hasards de la vie en entreprise me mirent en présence d'une opportunité unique : on me proposa de rejoindre l'équipe d'une usine dans l'Est de l'Ukraine, pour contribuer à sa modernisation – une proposition que j'acceptai pratiquement sur le champ.

Ce fut une expérience passionnante et unique assurément, que celle de participer à la réorientation de cet énorme vaisseau hérité de l'économie planifiée et du chaos des années 90 – comme on s'en doute, la tâche fut difficile, parfois dangereuse, et ne réserva pas que des succès.

Elle me permit en tout cas de remarquer l'extraordinaire dynamisme des jeunes ukrainiens que je fus amené à diriger, dès qu'ils étaient affranchis des pesanteurs bureaucratiques.

Elle me permit aussi de réfléchir en profondeur sur un paradoxe très post-soviétique, partagé jusqu'à ce jour par russes et ukrainiens, celui du contraste entre le marasme de la vie quotidienne et le niveau intellectuel de la population. C'est de cette réflexion qu'est issu mon premier livre, que les hasards éditoriaux firent sortir en librairie en plein milieu de l'EuroMaidan.

S'il est par contre une chose que mon séjour dans l'Est de l'Ukraine ne m'a pas apprise, c'est la langue ukrainienne elle-même, tout simplement parce qu'elle n'y était alors presque



Perspectives Ukrainiennes

pas parlée – une situation que la guerre menée par le Kremlin a sans doute contribué à modifier depuis, dans des proportions qui restent à déterminer.

Cette russophonie omniprésente, il faut le souligner, n'a pas empêché les gens de l'Est de répondre quand il l'a fallu à l'appel de la patrie – une expression dont on avait cru, un peu tôt hélas, qu'elle tomberait en désuétude en Europe. Certains de mes collègues ont payé de leur vie la réponse à cet appel, et je souhaiterais mettre à profit l'occasion de notre rencontre pour saluer leur mémoire.

Pour ma part, j'étais en France au moment de l'EuroMaidan et des combats les plus durs, mais j'ai vite pris conscience de l'importance d'éclairer le public français sur les enjeux politiques et stratégiques du conflit russo-ukrainien.

Mon expérience personnelle contredisait en bloc les récits dont la propagande nous abreuvait par tombereaux entiers : l'Ukraine fasciste, les russophones de l'Est opprimés et irrésistiblement attirés par une Russie restaurée dans sa gloire – tout ceci me laissait pour le moins profondément sceptique.

Il y avait aussi la plainte de la Russie humiliée par l'OTAN, si prisée en France en raison du débouché qu'elle ouvre à l'anti-américanisme pavlovien qui est l'une des tares de notre vie publique – une plainte qui oublie systématiquement les efforts faits par les occidentaux pour dénucléariser l'Ukraine, lesquels ont fait de la Russie la seule puissance nucléaire de l'ex-URSS – statut dont elle a copieusement abusé lors de l'annexion de la Crimée.

Si les diplomaties occidentales n'ont pas toujours brillé par l'inspiration vis-à-vis de la Russie, le récit simpliste de « l'humiliation par l'OTAN » justifiant soi-disant l'agression russe contre l'Ukraine ne peut séduire que ceux, certes fort nombreux, pour qui il n'est d'impérialisme qu'américain.

En l'espèce, l'impérialisme russe est alimenté à des fins de diversion nationaliste par un pouvoir kleptocratique qui ne veut à aucun prix aborder la question de la modernisation – celle que pose précisément la révolution ukrainienne, dont le Kremlin craint la contagion comme la peste. Dit plus brutalement : faute de vouloir y mettre bon ordre, la Russie exporte son chaos.

Nous aurions d'ailleurs tort de croire que seule l'Ukraine est concernée par ce phénomène : avec d'autres moyens plus indirects, la déstabilisation de l'Union Européenne fait aussi partie des objectifs de M. Poutine.

Voilà en gros ce que je m'efforce de partager avec mes compatriotes, après avoir pris la peine la peine en 2015 d'aller faire une enquête de terrain dans le Donbass, à Marioupol, pour vérifier mes hypothèses.

La tâche, il faut le dire, est assez ardue, et nous ne sommes pas assez nombreux à nous y atteler. La difficulté ici ne tient pas seulement à l'anti-américanisme conspirationniste que j'ai évoqué plus haut. La russophilie myope des français est longuement façonnée par la



Perspectives
Ukrainiennes

géographie et par l'histoire. Elle se double d'une profonde méconnaissance de l'Ukraine, due en particulier à des décennies d'enseignement centré sur la Russie.

Il faut aujourd'hui encore marteler sans relâche ces évidences dont nos concitoyens restent peu convaincus : l'Ukraine existe pour elle-même, c'est un pays indubitablement indépendant, le soi-disant clivage linguistique n'est pas opérant, et la stabilité de ce grand pays qui commence à seulement 13 heures de route de Strasbourg est un enjeu majeur pour l'Europe entière, France comprise.

Outre le bagage inhabituel dont je bénéficie dans cet exercice, j'ai aussi quelques raisons personnelles d'agir comme je le fais. Celui qui vous parle, Mesdames et Messieurs, n'a jamais connu son grand-père Marcel Chamontin, tombé à l'ennemi le 7 Juin 1940, il y a tout juste 78 ans. Ces circonstances ne sont pas pour rien dans mon souci d'entretenir l'esprit de défense. L'esprit de défense doit être de toutes les époques, sans quoi la civilisation s'effondre.

Je suis fier de porter cette mémoire stratégique, et en particulier d'avoir pu la mettre au service de la commission des Affaires Étrangères du Sénat. S'il appartient à l'histoire de juger le contenu de mon modeste ouvrage, j'aurai au moins la satisfaction et l'intense certitude d'avoir accompli mon devoir de citoyen.

Je suis fier de recevoir ce prix, pour lequel j'adresse au jury de Perspectives Ukrainiennes mes plus vifs remerciements. J'aimerais le dédier à la mémoire de Vassyl Slipak, chanteur d'opéra qui a préféré défendre sa patrie plutôt que de continuer une carrière prometteuse à Paris, et qui a été tué dans le Donbass il y a 2 ans, que j'ai côtoyé à quelques occasions.

Je suis fier de recevoir un prix qui porte le nom de Nathalie Pasternak, dont j'avais fait la connaissance lors de la campagne contre la livraison des Mistral et qui aimait passionnément l'Ukraine, comme moi aussi je me suis mis à l'aimer.

Quant à ma russophilie, s'y adonner ressemble aujourd'hui au parcours d'un chemin de plus en plus escarpé et étroit, au-dessus d'un précipice de plus en plus profond. Quand je m'y aventure, je pense avec un sourire triste à la boutade qu'Iryna Bekeshkina, sociologue ukrainienne originaire de l'Est, a partagé avec moi un jour : « Русский язык – язык Пушкина, а не Путина » – le russe est la langue de Pouchkine et non celle de Poutine.

Au moment de conclure, je tiens à remercier celles et ceux qui m'ont soutenu dans cette entreprise, en particulier Pierre Verluise, qui m'a fait l'honneur d'accueillir mon travail sur le Diploweb ; Tetyana Ogarkova, qui a rendu possible mon voyage à Marioupol et ceux que j'y ai rencontrés, dont le malheureux Dzmitry Halko, en fâcheuse posture dans une prison biélorusse ; Bernard Grua, qui a bien voulu m'autoriser à reproduire ses textes ; et tous les autres – amis de France, d'Ukraine et de Russie, cartographes, sans qui tout ceci n'aurait pas été possible.

Merci encore à toutes et à tous.